

XYZ. La revue de la nouvelle

Sous les yeux des enfants

Pierre Salducci



Numéro 34, été 1993

Colères!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3898ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Salducci, P. (1993). Sous les yeux des enfants. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (34), 46–52.

SOUS LES YEUX DES ENFANTS

PIERRE SALDUCCI

Ma mère avait un sens aigu de la justice, mais comme elle était petite et qu'elle ne courait pas vite, elle était souvent obligée de remettre à plus tard l'application des tables de sa loi. Elle regardait alors prestement s'éloigner d'elle celui d'entre nous qu'elle avait désigné coupable et, tandis que l'innocent affichait un petit air victorieux et tranquille en pensant lui avoir échappé, elle flattait l'air d'un geste étrange et ajoutait sur un ton impassible et ferme: « Toi, mon ami, tu ne perds rien pour attendre. »

À ce moment-là, en fait, d'être vraiment son ami, on en doutait un peu, mais ce dont on ne doutait pas un seul instant, c'était que, en effet, « on ne perdait rien pour attendre ». L'expression elle-même suffisait à nous effrayer. On avait beau essayer de la tourner dans tous les sens, elle restait toujours autant chargée des pires menaces imaginables. « Tu ne perds rien pour attendre », « Tu perds tout à ne pas attendre », « Tu ne gagnes rien à attendre encore »... Quoi qu'on fasse, quoi qu'on décide, c'était l'impasse, un vrai labyrinthe dont nous ne sortions jamais vainqueurs. Nous savions, de plus, que nous ne pouvions escompter aucune clémence de la part de notre mère. Celle-ci n'oublierait pas, ne pardonnerait pas, ne renoncerait pas. Il en allait de son devoir et de son sacro-saint sens de la justice. Une sentence était une sentence, et elle se devait d'appeler systématiquement son exécution, c'est-à-dire notre condamnation.

Ma mère était sujette à deux types de colère, les colères à chaud et les colères froides. Les colères à chaud, les plus fréquentes, on les connaissait bien. Elles présentaient l'avantage d'être relativement courtes et expédiées sur-le-champ. Ma mère entraînait alors dans une crise d'une violence incroyable: elle se mettait à hurler, prononçait

des verdicts effrayants qu'elle regrettait par la suite, sans vouloir l'avouer, mais qui allaient, pensait-elle peut-être, dans le sens de ses responsabilités éducatives. Elle flanquait des trempes, tirait les cheveux, utilisait tout ce qui traînait à sa portée — avec une prédilection marquée pour le manche à balai — pour nous le briser sur le dos. Le plus souvent, la scène s'achevait lorsque les protagonistes, épuisés par un tel combat, se réfugiaient chacun dans leurs appartements, c'est-à-dire nous dans nos chambres et ma mère au salon ou à la cuisine, dans un vacarme de portes qui claquent et de jurons avec, parfois, si le cas était vraiment d'importance, un supplément punitif du genre « aller au lit sans manger », « être privé de télé » ou — pire encore — devoir « régler la suite » avec notre père. Ça, c'était les colères à chaud.

Les colères froides nous laissaient beaucoup plus perplexes, car elles restaient longtemps à incuber, tapies dans le pli sombre d'une rancunière mémoire, au point que, le plus souvent, à la fin, nous n'y prenions plus garde, naïvement persuadés que d'avoir échappé à une punition immédiate nous mettait définitivement à l'abri de toutes représailles, même éloignées.

Mais l'expérience ne sert à rien jamais et, chaque fois, nous nous laissions attraper. Un jour, comme ça, sournoises, imprévisibles, les vieilles rancunes rejaillissaient et nous tombaient dessus à l'improviste, nous rejoignant à n'importe quel endroit, au coin d'une rue, dans un magasin, un train, un musée et à n'importe quel moment, pendant un repas, une promenade tranquille en forêt, une discussion qui jusqu'alors avait paru paisible. Chaque fois, c'était aussi violent qu'inattendu. Un grand coup sec, comme ça, sur la nuque ou sur les joues, une bourrasque, et si nous levions les yeux, implorants, pour protester contre cette imparable agression, notre mère nous clouait le bec en ajoutant un « Tu sais pourquoi » qui n'admettait pas de réplique.

Le plus souvent, en fait, l'offense était si ancienne que, justement, non, on ne savait plus pourquoi, si bien que son geste — en plus d'une extrême lâcheté — nous semblait particulièrement injuste et cruel. Ça, c'étaient les colères froides.

Avec le temps, à force de pratiquer la colère froide qui, somme toute, était pour elle bien plus reposante que la colère à chaud et présentait l'avantage d'être pour nous bien plus traumatisante, ma mère avait fini par développer une nouvelle méthode de sanction encore plus impitoyable, qui, à la mesquinerie d'un principe qui nous prenait toujours par surprise, ajoutait la blessure profonde de l'humiliation: dorénavant, elle attendait que nous soyons en public et, avec un naturel totalement désarmant, sans aucune émotion, sans aucun préavis et surtout, semblait-il, sans motif apparent, comme ça, froidement, elle surgissait à côté de nous, ou nous attrapait au passage, et nous balançait un soufflet à nous dévisser la tête, puis elle reprenait tranquillement sa conversation ou ses activités comme si de rien n'était.

L'effet était foudroyant. La plupart du temps, nous restions figés par la stupeur. Le fait qu'il y ait des témoins à notre châtiement augmentait tellement notre honte et notre sentiment d'injustice que dans presque tous les cas nous décampions aussitôt sans demander notre reste. Quant aux spectateurs de ces impressionnants sévices, ils en étaient réduits à se demander s'ils n'avaient pas rêvé, tant le geste avait été rapide. De toute façon, même lorsqu'ils parvenaient — ce qui était rare — à éliminer tout doute de leur esprit et à se convaincre qu'ils avaient réellement vu ce qu'ils pensaient avoir vu, ils se gardaient bien d'intervenir quand même, tout à fait fascinés qu'ils étaient alors par les méthodes éducatives résolument conservatrices de cette mère de famille qui, apparemment, avait le tour avec sa progéniture.

Mais comme les règnes, les civilisations ou les tyrannies, toutes les emprises un jour ont une fin, et la domination de ma mère allait commencer à décliner précisément alors qu'elle la croyait à son apogée et qu'elle pensait même se préparer une sorte d'apothéose.

Mon anniversaire approchait et, comme chaque année, nous avions organisé pour l'occasion une grande fête qui réunissait à la fois la famille et les amis. Or, ma mère en avait après moi depuis quelque temps et avait décidé de profiter de cette opportunité

pour m'infliger la plus terrible et la plus retentissante colère froide que nous ayons jamais connue.

La fête battait son plein et sur le sol déjà les papiers de friandises et les verres en plastique le disputaient aux serpentins et aux emballages de cadeaux que j'avais déchirés à la hâte au fur et à mesure qu'on m'avait tendu ces boîtes enrubannées en prononçant chaque fois des souhaits et des mots gentils.

Il y avait foule.

Peu à peu, nous nous étions regroupés autour de la grande table et chacun attendait le moment traditionnel du gâteau, des bougies et tout le rituel. On m'avait juché sur une chaise pour que tout le monde me voie et quelqu'un tenait à bout de bras, au niveau de mon visage, un vaste plat sur lequel reposait l'énorme pâtisserie illuminée, si bien que les flammes brillaient dans mes yeux comme les reflets d'un feu d'artifice. À ce moment, ma mère s'est approchée lentement jusqu'à toucher la chaise. Elle avait un air très déterminé. Elle s'est mise sur la pointe des pieds et elle a tendu les bras vers moi, très raide, avec une sorte d'empressement, en tenant ses doigts serrés. Elle semblait agir sans joie mais sans tristesse non plus. J'ai cru qu'elle voulait m'embrasser, comme ça, pour marquer l'événement, devant tout le monde, et à cet instant, ça me paraissait tout à fait possible qu'elle veuille le faire, même si ce n'était pas dans ses habitudes, à titre un peu exceptionnel, justement, pour une fois, pour mon anniversaire, devant ceux-là qui étaient venus pour moi, pour me fêter. Alors je me suis détourné du gâteau pour un instant, et dès lors, dans ma tête, plus rien d'autre n'existait. J'avais oublié la fête, j'avais oublié les invités, je ne voyais que ses bras à elle qui étaient tendus dans ma direction, et je me suis penché vers son visage, un léger sourire sur les lèvres, en inclinant tout mon corps vers le sien. Et puis, tout est allé très vite. J'ai senti du vent autour de moi, un mouvement en spirale, un peu étourdissant, et j'ai eu chaud au visage. Très chaud, puis très mal. Les joues m'ont brûlé avec une telle intensité que j'ai eu peur, j'ai revu les victimes d'incendies dont on arrachait la peau par lambeaux avec des petites pinces et je me suis dit que peut-

être, moi aussi, j'allais perdre ma peau, comme eux, ou comme les serpents qui muent avant de devenir tout à fait grands et tout à fait méchants.

Elle m'avait giflé. Sans prévenir, comme toujours. Sans qu'aucun indice n'ait pu laissé prévoir une telle issue. D'un geste ample et large. Deux fois. Sur chaque joue. Cérémonieuse. Glaciale et indifférente. Convaincue de la pertinence de son geste. À ce point, ce n'était plus de la colère froide, c'était de la vengeance. Elle se vengeait de moi. Du fait que je sois là, que j'existe, que je grandisse. Elle se vengeait de mon nom, de mon sexe, de mon âge, de ce que je lui avais pris et ne lui rendrais pas. Elle se vengeait de ce qu'elle s'était sentie obligée de donner sans en éprouver l'envie et qui ne fructifiait pas. Pas à ses yeux. Pas comme elle le voulait. Elle se vengeait de ses grossesses épuisantes qu'elles n'avaient pas souhaitées. Des sacrifices imposés dont elle se serait volontiers passée. De ces disputes, toujours, pour un oui ou un non, qui l'opposaient aux siens, et surtout à notre père, jusqu'à les avoir éloignés l'un de l'autre, ce dont elle nous tenait responsables. Enfin, elle se vengeait de se sentir acculée à cette vengeance même qu'elle percevait obscurément, ce qui la couvrait de honte.

Elle continuait à me regarder, sans haine, avec un je-ne-sais-quoi d'impassible, gonflée d'une sorte de légitimité qu'elle aurait tenue de droit divin et qui renforçait toujours cette impression que les choses, à ses yeux, semblaient être exactement à la place qu'il convenait qu'elles soient et que le cours des événements suivait précisément celui qu'il était normal qu'il suive. Si ce n'est que plus rien ne bougeait. Elle comme moi étions restés figés, immobiles dans cette douleur, différente pourtant pour chacun de nous et que nous ne percevions pas de la même façon, mais qui nous faisait pareillement peur et dont nous ne parvenions pas à nous extraire. Personne n'intervenait. Plus un geste. Nulle part. Personne n'osait. Même les enfants. Personne.

Tout autour de nous, le silence et, pour la première fois, présente, sensible, presque concrète à force d'intensité, une réprobation massive, outrée, tellement forte qu'elle prenait possession

de tout. Du lieu, des instants, des choses et des gens. Seule une femme, finalement, s'est approchée de ma mère et elle seule a parlé, comme s'il était entendu qu'elle servait de porte-parole à tous les autres. Elle avait une voix blanche, mais très douce en même temps, très conciliante et, rien qu'à son ton, on devinait qu'elle ne comprenait pas et qu'elle voulait justement qu'on l'éclaire. C'était tout à fait le genre de voix qu'il fallait pour s'adresser à ma mère. On sentait qu'elle voulait seulement savoir. Pas juger. Pas condamner. Savoir, c'est tout. Seulement comprendre. Elle a dit : « Mais pourquoi vous avez fait ça ? »

Puis elle a tenu son visage très près de celui de ma mère et, en attendant une réponse, elle s'est mise à fouiller des yeux un regard que celle-ci ne songeait même pas à lui refuser.

Quand finalement ma mère a recommencé à s'animer un peu, j'ai eu l'impression bizarre qu'elle revenait lentement à la vie après avoir subi une sorte de commotion et qu'elle avait quelques difficultés à reprendre contact avec la réalité. On lui a répété la question. Alors, après un silence, elle m'a désigné d'un geste de la tête, en levant son menton vers moi, et sur un ton buté, en bougeant à peine les lèvres, elle a prononcé son désormais traditionnel « Tu sais pourquoi », et puis elle s'est fermée à nouveau. On aurait dit une enfant prise en défaut qui bougonnait de vagues excuses auxquelles elle savait n'accorder aucune sincérité.

Mais tout à coup, justement, c'était comme si ça ne marchait plus, comme si ce n'était plus une raison suffisante, plus un prétexte valable. Comme si plus rien de ce qu'elle disait n'était crédible et que la raison d'être du moindre de ses gestes ou du moindre de ses mots devait dorénavant être remise en question. De partout on la regardait toujours et, bien sûr, elle sentait la réprobation, encore très forte, qui émanait tout autour d'elle. Elle semblait démunie. Perdue. Elle a essayé d'ajouter quelque chose, et elle a balbutié deux trois mots à propos d'une histoire de confiture, de mensonges, de vêtements tachés, puis elle a déclaré que, de toute façon, c'était ça et le reste, ça plus le reste, et que personne ne pouvait comprendre, que c'était très ancien, que c'était

très grave, très enraciné, elle a dit « jusqu'à insoutenable » et puis, à la fin, elle a répété plusieurs fois à voix basse des « Tu sais pourquoi » qui ne s'adressaient plus à personne, et puis cette fois elle s'est tue tout à fait.

La fête, par la suite, s'est résorbée d'elle-même, tranquillement. Certains, préférant abrégé, se retirèrent rapidement; d'autres, par convenance, peut-être, ou au nom d'on ne sait quel code ou quelle solidarité, décidèrent de rester un peu plus longtemps afin de sauver les apparences. De son côté, ma mère se contenta du strict minimum, se limitant à quelques gestes mécaniques, ne parlant presque plus, me regardant encore moins.

Il ne fut plus jamais question entre nous de ma fête d'anniversaire. Pendant un temps, elle ne m'adressa la parole que par l'intermédiaire de Pascal ou d'Évelyne qu'elle sollicitait à tout bout de champ: « Allez dire à votre frère que... », « Demandez à votre frère si... ». Au fond d'elle-même, elle me punissait encore. Ce « votre frère » m'enlevait toute identité, me privait de toute existence. Et puis, comme il se doit, les choses se sont tassées. Le souvenir cuisant de sa dernière expérience incita sans doute ma mère, peu à peu, à renoncer à jamais à ses fameuses colères froides, devenues légendaires entre temps, et nous n'eûmes plus jamais à subir ses assauts publics et différés au nom d'un implacable « Tu sais pourquoi ».

Dès lors, ne lui restèrent que les colères à chaud. Les violentes. Celles qu'on officiait comme de vrais théâtres, accessoires en main. Celles qui explosaient d'un coup, dans le feu même de l'action, sans préméditation, sans témoin, bien lovées au creux de notre intimité. Dissimulées. Secrètes. À l'abri de toute désapprobation, de toute sentence extérieure et, de ce fait, à jamais soustraites à toute remise en cause. Et de ces folles emportées-là, elle ne parvint à se priver que beaucoup, beaucoup plus tard.

XYZ